



C'est du vécu !

À l'encre de mon coeur

par Daniel Moerlen, Alsace/France

Je fais partie de ces rêveurs qui s'émerveillent devant une épaule de forêt appuyée contre le bleu du ciel, un tapis de fleurs ondulant dans le velours des prés, la danse des flocons de neige papillonnant dans le ciel d'hiver. Certains pensent que ce penchant pour la poésie, la rêverie, est une preuve de faiblesse. D'instinct je me suis tourné dès mon plus jeune âge vers la nature, comme s'il y allait de ma survie, pour le moins de mon bonheur de vivre. Je n'avais qu'une envie: courir la campagne, suivre les chemins. Les collines et les vallées s'accordaient parfaitement à mes pensées. Elles formaient une sorte de nid dans lequel il me suffisait de me blottir pour être heureux. Assis dans l'herbe, je lorgnais d'un œil la fourmi ou la sauterelle qui passait négligemment à proximité. À cet âge-là, je ne m'intéressais guère à l'école. Je ne pensais qu'à courir la campagne, à côtoyer des poètes et des artistes peintres. J'ai passé beaucoup de mon temps à la recherche de sensations miraculeuses dans les forêts, sur les montagnes, près des rivières, ou dans les prairies parsemées de fleurs multicolores.

Parfois, le soir, avant de m'endormir, je revis ces heures protégées de mon adolescence où tout me paraissait avoir été fait pour durer longtemps. Je me souviens très bien de ces moments. Ma mémoire est un labyrinthe dont je connais parfaitement chaque détour, car j'ai le temps, depuis

quelques années, de l'explorer à ma guise. Je revois très bien ces journées lumineuses. Quand on a touché au bonheur, son parfum demeure en nous.

Au cours de mes études j'ai découvert le philosophe *Henri David Thoreau*. Ses réflexions sur la vie simple dans les bois m'ont influencé. J'ai eu à partir de ce moment-là, une prédilection pour les sor-



ties en solitaire, sans pour autant - je m'empresse de le dire - refuser toute compagnie à l'instar de *Jean-Jacques Rousseau* ou de *Robert-Louis Stevenson*, ou encore de ces autres fous de la marche, *Jacques Lacarrière*, *Jacques Lanzmann* et *Bernard Ollivier*. C'est à cette époque que commencèrent vraiment mes longs vagabondages, mes errances dans la contemplation. Le tacite langage de la Nature me pénétrait, m'imprégnait et doucement me persuadait de l'insuffisance du vocable humain. Quand mes parents me demandaient où j'allais, je leur répondais: "Je ne



sais pas ... dans la nature, à quelque-part dans le *Sundgau*". Je revenais quand le soleil était en train de se coucher. Et quand je disais où j'avais été, on s'étonnait presque toujours: "Ah, tiens, je ne connais pas. Ça se trouve où exactement? C'est loin?".

Le vrai visage d'une contrée ne se révèle qu'à celui qui la parcourt à pied. De plus, mieux connaître un coin de terre, c'est bien souvent l'apprécier et l'aimer davantage. C'est dans cet esprit que je me suis mis à parcourir le *Sundgau*, vieille terre chargée d'histoire. Puis j'ai poussé les portes du proche *Jura*. J'y ai vagabondé et découvert des coins que je ne connaissais pas et qui semblaient attendre ma visite. C'est en tous cas l'impression que m'ont donné les habitants de l'*Ajoie* en m'accueillant à chaque fois à bras ouverts. Je ne l'ai jamais oublié puisque je suis souvent retourné leur rendre visite.



En parcourant les sentiers, j'ai toujours été animé par le besoin d'écouter la leçon de la nature. La marche m'a introduit et mêlé aux éternelles grandes questions de la vie: Qui a créé le monde? Pourquoi sommes-nous là? Qu'est-ce qu'il y a après la vie? J'ai gravi des collines arrondies, ondulantes, allant de vallon en vallon à la recherche de nouvelles perspectives. Cela ne tenait pas de l'aventure. Je ne me prenais pas pour un explorateur de terres inconnues. Je me sentais plutôt proche du vieux poète chinois du VIII^{ème} siècle, *Li Po*, marcheur sans exploits, ou l'auteur valaisan du «Petit traité de la marche en plaine», *Gustave Roud*. Souvent je m'asseyais, le dos contre un tronc d'arbre couvert de mousse, et je contemplais des morceaux de géographie qui ne figuraient pas dans les guides touristiques, mais dont la beauté ainsi déployée était si radieuse, si excitante, que tout le reste me semblait si lointain. J'en profitais pour manger un ou deux biscuits secs. Il m'arrivait aussi de m'allonger dans l'herbe tendre, prenant pour oreiller un léger monticule. J'ai choisi des chemins de terre tracés à travers champs, où la seule compagnie que je pouvais espérer était celle des oiseaux, d'ailleurs étonnés d'apercevoir un bipède. Parfois, mon chemin s'est fait de moins en moins marqué, pour finir par s'évanouir dans un pré ou dans un champ. J'ai longé des prairies couvertes d'herbe épaisse que j'ai évité de traverser, car elles étaient parsemées de fleurs fragiles et multicolores gorgées de soleil qui avaient une qualité poétique supérieure au damier net des champs de blé, de colza, et de maïs. Au printemps, j'ai profité du spectacle éphémère des arbres fruitiers éclaboussant les prairies de taches blanches et roses. J'ai écouté le bourdonnement des abeilles redoublant d'ardeur dans les corolles des fleurs. J'ai observé les papillons surgir et gambader de fleur en fleur, en battant des ailes. Je me souviens des douces et délicates



senteurs de l'herbe fauchée que l'on retourne à la fourche et que l'on étale pour qu'elle sèche au soleil. Il m'arrivait de m'égarer sur des sentiers qui semblaient ne jamais devoir finir, comme si une main sournoise les avait étirés jusqu'à l'infini. L'intérêt que j'ai toujours manifesté pour les régions que j'ai traversé, m'a souvent valu l'estime de ses habitants.

J'ai souvent été confronté à un débat intérieur pour savoir quelle direction prendre. Quelle qu'est pu être ma direction, j'avais conscience que c'était celle de mon destin. Chemin faisant, j'ai guetté le moindre signe de vie. L'œil indiscret du chasseur d'images s'étant insinué au cœur de cet univers, ce fut souvent la révélation de l'extraordinaire diversité du monde des insectes, aux architectures et aux structures souvent compliquées. J'ai fait connaissance avec les solitudes bénies des étangs aux eaux parfaitement étales, à peine troublées par le sillage des canards. Je

m'y suis arrêté longuement, entouré d'une nature pensive et calme. Il arrivait que quelques oiseaux dont je venais de troubler le séjour dans un arbre, poussent des cris d'alarme. J'ai longé des cours d'eau, tantôt filets discrets, tantôt ruisseaux tour à tour accueillants et rebelles, écoutant leur cœur battre. J'ai ouï la musique de l'eau qui court. Je suis remonté à leur source, car on veut tout savoir de ceux que l'on aime. Je les ai vus émerger du ventre de la terre, se faufiler entre les herbes, cascader en riant comme des enfants. J'ai arpenté les bois, sous une voûte de feuillage parcourue par tout un réseau de fissures et de trouées, au travers desquelles s'infiltraient une lumière fantastique quand les rameaux des arbres étaient devenus des rameaux d'or sous la bienfaisante caresse du soleil, quand le sous-bois sentait bon la tourbe et les

champignons, trahissant le caractère périodique de la nature. Des arbres centenaires semblaient vouloir embrasser toute la campagne environnante avec leurs larges bras déployés. Ils affichaient une longévité et une puissance, malgré la vicissitude des saisons et les aléas de l'histoire. J'ai toujours pensé que la vie d'un arbre centenaire pourrait servir de canevas à un roman. On pourrait imaginer un vieux chêne racontant au passant tout ce qu'il a vu. J'ai guetté les animaux, à l'affût à la lisière d'un bois, l'appareil photo à la main.



Je me suis laissé surprendre par l'inattendu qui pouvait être l'envol de canards sauvages sur un étang, la rencontre avec un faisan, un chevreuil ou un sanglier, ou, plus rare, avec un renard.

Le lien entre les bêtes et moi ne s'est jamais rompu. J'ai toujours ressenti une fraternité pour les animaux, qu'ils soient sauvages ou de compagnie. Il y a différentes manières de regarder une vache. Je ne sais pas pourquoi, mais je dois dire qu'elles ont toujours suscité ma sympathie. Je ne suis pas le seul puisque, sauf erreur de ma part, elles ont suscité l'intérêt des peintres hollandais du XVII^{ème} siècle. Il m'est arrivé de leur parler comme il m'est arrivé de parler aux chevaux. Je leur ai même fait des confidences. On les décrit toujours comme des bêtes dépourvues d'intelligen-



ce, justes bonnes à fournir du lait et de la viande. Pourtant, en croisant leur regard méditatif, j'y ai trouvé quelque chose d'apaisant. La description des vaches du *Berry* faite par *Georges Picard* dans son livre «Le Vagabond approximatif» est savoureuse.

J'ai visité des ruines de châteaux où dorment des secrets, vieilles pierres au passé pathétique habillées de lierre, abandonnées au silence et aux fantômes du passé. J'ai traversé des villages aux fenêtres garnies de géraniums qui déclinaient une coquetterie courtoise, une riante aménité, déferlant parfois jusqu'à l'opulence. J'ai croisé des enfants habillées en blanc, enrubannés de fleurs qui défilaient dans leur village, allant de maison en maison. Je me suis arrêté dans des églises et des chapelles, tel un pèlerin en quête de paix intérieure. Que l'on soit croyant ou pas, pratiquant ou non, pénétrer dans une chapelle permet non seulement de se reposer physiquement, mais également spirituellement. Je me suis arrêté maintes fois pour écouter, observer, attendre, écouter. J'ai croisé des inconnus. J'ai fait des rencontres. J'ai échangé des conversations quand un simple salut ne suffisait plus. Chaque visage est différent, comme chaque chemin est différent des autres et comme chaque jour est différent des autres. Je me souviens de ces nonagénaires à la peau parcheminée et dont les dernières dents noires semblaient percer les joues. Ils m'ont appris beaucoup de choses sur la vie dans les villages d'autrefois. L'un d'entre eux m'a dit un jour avec philosophie: "Vous savez, je suis maintenant dans la salle d'attente". Je lui ai répondu: "En vérité, nous le sommes tous". La marche seule permet ces échanges. Au fil de ces errances, j'ai fait provision d'images que j'ai retrouvées

et que je regarde aujourd'hui avec nostalgie.

Plusieurs années de suite, je suis parti en vacances avec mes parents dans l'*Oberland Bernois*. Je mesure aujourd'hui la chance que j'ai eu de pouvoir passer des vacances fabuleuses, riches en découvertes. Me retrouver au pied de l'*Eiger*, du *Mönch* et de la *Jungfrau* représentait pour moi quelque chose d'extraordinaire. Quelques années plus tard, nous sommes allés dans le *Valais*. C'est là que j'ai véritablement découvert la haute montagne. Je me souviens très bien du premier contact à la descente du bus qui nous amenait sur les hauteurs de *Saas Fee*: ce fut un choc. Je suis resté muet face à un paysage grandement plus imposant que tout ce que j'avais vu jusque-là. Les alpes se sont révélées à moi, faites de sommets enneigés rangés côte à côte, immobiles, unis les uns aux autres par des arêtes vives: quelle divinité, quelle perfection dans leur architecture! Quelle simplicité et en même temps quelle complexité de détail! C'était proprement indescriptible. Je découvrais ce



jour-là la splendeur collective des montagnes chargées de millénaires, sculptées avec une infinie patience par l'eau, la neige et le vent. Je me souviens de ma découverte du *Cervin*. Nous sommes arrivés à *Zermatt* en fin de journée, par une journée maussade. D'épais nuages étaient accrochés aux sommets qui nous entou-



raient, jouant les trouble-fête. Impossible de les apercevoir. Ce n'est que le lendemain matin, lorsque nous avons tiré les rideaux, que le «Lion de Zermatt» s'est révélé à nous. J'en ai gardé une vision radieuse, souvenir que viennent perpétuer les photographies que j'en ai faites.

Maintes fois j'ai tenté de saisir l'image d'animaux sauvages et libres dans leur milieu naturel, afin de rapporter des images authentiques. Je suis allé à leur rencontre. J'ai vécu l'attente. Puis, l'instant du contact est venu. J'ai pris une photo, non pas «pour épater la galerie», mais pour figer dans le temps cet instant privilégié. J'étais conscient que je n'étais pas le premier à prendre ce cliché, et que des centaines, sinon des milliers d'images avaient déjà été réalisées sur le sujet. Cela ne m'interdisait pas d'«immortaliser» cette rencontre sur la pellicule. Elle figure aujourd'hui en bonne place au mur de ma chambre, suscitant l'émerveillement de mes petits-enfants, à



chacune de leurs visites. J'ai trouvé tant de belles fleurs que je n'avais jamais vues auparavant, que j'étais tout excité. Par endroits, elles couvraient le sol comme un véritable jardin. Je me suis souvent dit en les admirant, qu'elles feraient un sujet superbe pour un artiste peintre. Frustré par mon ignorance en matière botanique, je me suis juré d'étudier sérieusement la matière dès que j'en aurai l'occasion. Je n'ai jamais eu la patience de le faire. La botanique semble facile tant que l'on ne s'est pas affronté aux complexités des classifications

florales. Je me suis vite découragé. Je me suis contenté de repères paresseux et souvent trompeurs liés à la couleur des fleurs, négligeant l'esprit analytique de leurs attributs scientifiques.

J'ai retrouvé des souvenirs de quelques courses alpines. Je tiens à préciser que les ascensions que j'ai faites n'ont jamais éveillé l'attention de personne, et ne vaudraient pas même la peine d'être mentionnées dans une revue alpine. Il s'agit simplement d'ascensions sans difficulté notable, parfaitement dédaignées des alpinistes chevronnés. Je ne me suis jamais compté au rang des alpinistes. Je ne me suis jamais permis de discourir sur les techniques alpines, sur le maniement de la corde et du piolet. Pourtant, quiconque a succombé un jour devant la magie de la haute montagne comprendra que mon entrée dans le royaume des quatre mille avait quelque chose de solennel. Je suis bien trop gauche pour évoquer les

sentiments qui m'étreignaient lorsque pour la première fois avec mes amis, nous avons quitté le refuge pour nous enfoncer dans la nuit. Je me souviens que la lune jouait le premier rôle dans le décor inoubliable. Les puissants bastions de roc étendaient leurs lourdes ombres sur le glacier. Puis la clarté nocturne s'est estompée lentement dans les blêmes lueurs du jour naissant. Peu à peu, l'astre du jour a débarrassé les parois de leurs sombres manteaux. Éclatants de

pureté, les pics, les arêtes et les dômes sont alors apparus dans toute leur splendeur. Les montagnes dressées devant mes yeux éclipsaient les images que je m'en étais faite. À vrai dire, ce n'était pas seulement leur hauteur, mais surtout la puissance de leurs masses qui me remplissait d'étonnement et d'admiration. Seul un poète digne de ce nom, parviendrait à décrire ce que j'ai ressenti lorsque je suis parvenu pour la première fois au sommet à quatre mille mètres d'altitude. Les rayons frisants du soleil levant sépa-



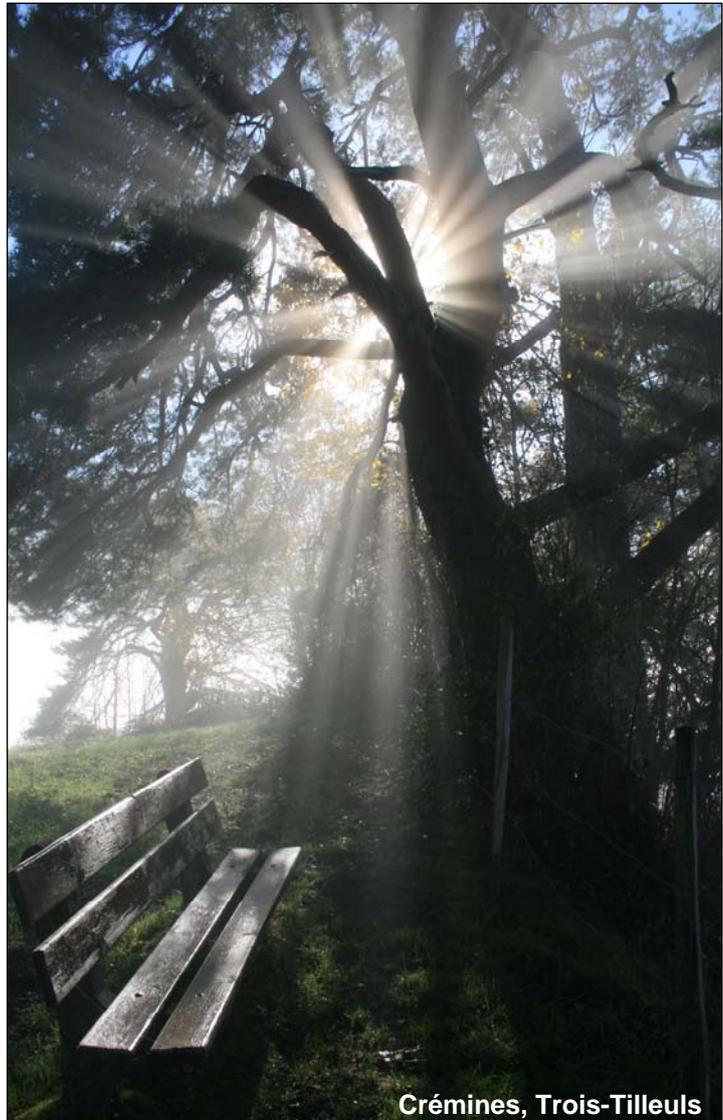
raient l'ombre de la lumière, soulignant le moindre pli, la plus petite ride. Il y avait sous mes yeux deux mondes: à mes pieds, dans l'ombre de la vallée insondable, celui des profondeurs; et, vers l'horizon, celui de l'étendue. Je levais et je baissais mes yeux, passant de l'un à l'autre. Le nom des sommets m'importait moins que la beauté qui se dégageait de toutes ces formes imbriquées les unes dans les autres. Si j'évoque ici les quelques courses alpines dépourvues de difficulté et d'intérêt sportif que j'ai faites, c'est en raison de leur parfaite réussite sur le plan des joies montagnardes et sur celui de la franche camaraderie. Trois de mes compagnons de cordée ne sont plus de ce monde, vaincus par la maladie. Ils ont passé sur l'autre versant. Je pense souvent à eux. Avec eux j'ai vécu des moments inoubliables. Nous avons passé ensemble d'heureuses vacances au cours desquelles nous avons fait quelques belles courses. J'ai connu avec eux la camaraderie de la cordée. Quand le film de ces excursions se déroule dans la chambre noire de ma mémoire, je ne puis échapper à la nostalgie.

Après des études littéraires, j'ai embrassé une carrière administrative en tant que gestionnaire d'un établissement de santé. Ce n'était pas ce que j'avais prévu, mais "on ne lutte pas contre la force du destin" (*Eschyle*). De mes années de jeunesse j'ai gardé l'envie d'aller par les chemins et d'ouvrir l'œil. À l'heure de la retraite, j'ai décidé de reprendre une de mes passions: l'écriture. Comme "la glèbe qui dénoue sa ceinture" au printemps comme disait *Virgile*, ce fut la fin d'une période. La poésie foisonnante était affranchie du carcan administratif. Festin d'émotions, émois colorés, volupté nouvelle. Un nouveau chapitre de sa vie allait commencer.

Un beau jour, adepte depuis de longue date de la marche sans exploit, j'ai cédé à la modernité: j'ai créé un site internet. J'ai commencé à y publier des articles. Je ne voulais pas que ce soit un guide pédestre, mais une sorte de journal dans lequel je livrais mes émotions,

mes coups de cœur et dans lequel je racontais également des anecdotes. J'ai accompagné mes récits de photographies qui étaient autant de repères dans la mémoire du marcheur. Ainsi est né le site «Laisser vivre ses pas».

Je voulais y partager un florilège de petits bonheurs simples glanés au cours de mes balades. L'idée était de prendre les gens par la main pour leur faire découvrir de façon poétique, les beautés de la nature au fil des saisons. Mon site se voulait être une invitation à prendre son temps, à laisser s'exprimer les émotions, à «laisser vivre ses pas». C'était un hommage à la nature.

**Crémines, Trois-Tilleuls**

Mes articles étaient nés de mes heures de promenade, de rêverie, d'observation méticuleuse, d'enthousiasme devant chaque détail de la nature, lorsque le décor invite à



s'asseoir et à rester juste là, tranquille, et à méditer. Ces longues heures passées à vagabonder étaient souvent pour moi le prétexte à un voyage intérieur dont j'ai révélé ensuite le fruit au lecteur. Le chemin était un alibi.



Raimeux de Crémines, vue sur le Grand Val

Au début je n'y croyais pas trop. Contre toute attente, mes articles ont eu un écho favorable auprès de nombreux internautes. Un réseau de lecteurs invisibles s'est petit à petit mis en place. J'ai été fasciné par ce plaisir de marcher et de raconter. Au fur et à mesure que les articles se succédaient, quelques lecteurs ont franchi l'obstacle de la timidité, des interdits ou des scrupules pour m'adresser un commentaire. Des commentaires enthousiastes, parfois empreints de lyrisme, signés d'un pseudo ou parfois d'un prénom et accompagnés d'une adresse e-mail. Certains lecteurs se sont même épanchés et sont devenus des amis. Ils m'ont encouragé à poursuivre, allant jusqu'à me conseiller de regrouper ces articles dans un livre. Si j'ai une sensibilité de poète, je ne me sens pas la vocation d'être un écrivain. Je ne suis pas suffisamment armé pour écrire un livre.

Pendant près d'un an, mon clavier m'a permis de donner une dimension poétique aux chemins parcourus. J'ai ainsi pu adjoindre de plus en plus de personnes au miracle d'une journée dans la nature. C'était très motivant. J'ai ainsi publié au fil des quatre saisons, une centaine d'articles, "me mettant à nu", dévoilant mes émotions.

Mon site a connu près de 7'000 visites. C'est bien plus que ce que j'espérais. Les quatre saisons d'une année m'ont offert des rendez-vous fragiles que j'ai voulu saisir avant que le temps n'efface ce qu'il m'avait donné. Mais un jour, le doute s'est installé. Il suffit parfois d'un tout petit détail pour que la confiance que l'on a en soi se fissure. Nous avons tous nos périodes de doutes. Il faut alors oser prendre ses distances avec les autres pour faire le point. Il faut oser se mettre "entre parenthèses". Un choix que les autres doivent respecter. Il y a des blessures qui guérissent difficilement. Et quand elles guérissent, les cicatrices demeurent.

Elles sont au fond du cœur. Pourquoi écrire cela? Et comment faire comprendre l'incompréhensible? Je ne fais pas facilement des confidences. Et d'ailleurs, est-ce bien nécessaire. La vie nous réserve parfois des surprises.

Mais le besoin de partager avec d'autres le "langage du dehors" était plus fort. C'est pourquoi j'ai créé une page sur Facebook que j'ai intitulée «Mes balades poétiques et photographiques». J'y publie mes photos accompagnées de textes poétiques courts qui sont le reflet de mes états d'âme. Quand mon moral est au plus bas, les forêts m'offrent leurs mousses tendres, les rivières et les oiseaux leurs chants. Dans les matins humides de rosée ou dans les matins de gel ou de neige, la nature m'apporte le réconfort. Lorsqu'elle s'endort en hiver, ou lorsqu'elle se réveille au printemps, il me suffit de la regarder, de l'écouter, pour être rassuré. Quant à l'aube des jours, des foyers s'allument dans le ciel, je pars à la découverte du silence des forêts profondes, des rivières qui chantent.

Chemin faisant, j'ai rencontré des personnes attachantes. Je les ai rencontrés parfois au détour d'un chemin qui s'ouvrait sur les prés, ou qui serpentait sur les flancs



d'une montagne. Je me souviens particulièrement de ces jurassiens du *Grand Val* qui m'ont offert leur amitié alors que les premiers rayons du soleil automnal buvaient les brumes du matin faisant resplendir la blancheur des rochers et jouaient entre les feuilles des arbres qui s'étaient teints de rouille et d'or sans nuire au vert profond des sapins. Ils m'ont offert leur amitié. Ce fut un instant béni. J'ai continué mon chemin en suivant leurs précieuses indications, sous un ciel bleu de porcelaine, en direction d'un torrent qui cascadaient allègrement entre les rives abruptes. Ce fut le début d'une très belle journée. Quelque temps après, j'ai renoué le contact avec eux. Ce furent des retrouvailles heureuses et joyeuses. Ce furent des instants de bonheur ineffable. Leur accueil témoignait d'une amitié qui m'était précieuse. "L'amitié double les joies et réduit de moitié les peines" disait *Francis Bacon*. Après avoir jeté un dernier regard sur leur vallée illuminée par les derniers rayons du soleil, je suis reparti avec en moi la certitude que je reviendrai leur rendre visite.

Depuis lors, j'ai pu tisser d'autres liens très forts avec les jurassiens, notamment avec la *Confrérie St Hubert du Grand Val*.

Bien que n'étant pas chasseur, *René Kaenzig* m'a ouvert les pages du bulletin d'information *Notr'Canard*, afin que j'y publie une dizaine d'articles qui relatent mon vécu dans cette magnifique vallée au fil des saisons.

Un autre chasseur invétéré du *Raimeux* m'a offert son amitié. Ces liens d'amitié m'ont permis de lever le voile sur des idées reçues. Le chasseur est un allié de la nature et la chasse est une terre de partage.

J'ai vécu avec les jurassiens, notamment ceux du *Grand Val*, des instants fugaces mais très forts. Si Dieu le veut, il y aura d'autres instants aussi rares que précieux. Il faudrait pouvoir arrêter le temps quand notre existence nous fait d'aussi précieux cadeaux. D'avance, merci à eux. Je les en remercie. «Les souvenirs du bonheur passé sont les rides de l'âme» (*Xavier de Maistre*)

